

Patrick REBIERRE

La Vengeance de l'Espadon.

Guerre entre narcotrafiquants.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-8236-2

© Patrick REBIERRE.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PREFACE.

L'appel de l'aventure, la beauté, l'enjeu, l'intrigue, les saveurs, les couleurs, les surprises, la trahison, la guerre, l'ignominie...

Autant de mots et de qualificatifs pour définir, désigner et découvrir, pendant ce court voyage au pays de Pancho Villa : les dangers d'une guerre que se livrent sans merci les cartels de la drogue.

Si vous voulez passer un séjour agréable et consacrer quelques jours à la pêche au gros au large des côtes pacifiques du Mexique : il faut éviter que des narcotrafiquants fassent partie du voyage ou viennent s'immiscer dans votre vie de touristes !

Là où le climat offre des températures agréables, où la nature étale des paysages magnifiques, où la faune et la flore prolifèrent, où la vie traverse un jardin d'Eden et où l'oisiveté et la fête font partie intégrante de vos soirées et de vos nuits : personne ne refuserait d'aller y faire un tour ; personne ne déclinerait l'occasion d'y passer de longues années une fois arrivée à ce que les anciens ou vieux travailleurs nomment la « retraite » et les rentiers leur « bonheur ».

Malheureusement et d'après la Genèse, Adam et Eve étaient seuls et le jardin d'Eden leur appartenait en entier. De notre temps, nous n'avons plus cette largesse, cette occasion de profiter de tout ; puisque nous ne sommes plus deux mais des milliards (entre 8 et 12 milliards en 2100).

L'auteur de ce livre n'est qu'un observateur qui procède à des inscriptions qui viennent retranscrire les éléments matériels et les êtres qu'il observe comme des mouvements métaphysiques. Sous sa plume, les personnes (personnages), les groupes (ethnies), les pratiques (habitudes, us et coutumes), etc. deviennent des mots sur une feuille blanche, des images sur un disque dur, des ondes sonores dans un dictaphone, etc.

Le problème, c'est qu'en faisant cela, l'auteur accomplit différentes opérations et la réalité de l'observation en est réduite à sa plus simple expression ; l'on change sa forme pour la faire tenir dans la mémoire, sur un carnet, dans un dictaphone, dans une caméra, même si l'on aborde les

questions fondamentales des premiers principes : de l'être, du néant, de l'identité et du changement, de la causalité et de la possibilité.

Dès lors, il ne faut pas se prendre pour Aristote, Platon, Kant... ou Machiavel, car : « *il faut savoir ce que l'on cherche, sans perdre de vue l'essentiel, mais il faut chercher plus que ce que l'on trouve* ».

SOMMAIRE.

Préface :	05.
Prologue :	09.
Introduction :	15.
Le Voyage :	63.
La Pêche à l'espadon :	101.
La Partie de pêche :	109.
La Guerre de la drogue au Mexique :	125.
L'Arrestation de Sayuri :	153.
L'Enquête :	189.
Retour à Santa Barbara :	215.
L'Amérique centrale :	229.
L'Épilogue :	235.
Bibliographie de l'auteur :	309.

PROLOGUE.

Depuis mon dernier voyage en juin 2019 au Canada, chez nos amis de Villeneuve dans la province de l'Alberta, je me suis mariée avec mon copain de faculté.

Marc avait acheté la bague de fiançailles à notre escale à Amsterdam le vendredi 12 juillet 2019 lors de notre retour en Europe et avant notre court séjour dans son chalet à Sépey [1], un petit village situé dans le canton de Vaud et à 10 km à vol d'oiseau du canton de Berne dans les Alpes suisses, où j'eus tout loisir d'admirer la brillance du joyau qui ornait ma main gauche.

[1]. Le Sépey est un village typique de montagne à 1 000 mètres d'altitude dans la vallée des Ormonts. C'est un lieu de rencontre privilégié pour les gens du pays comme pour les touristes en quête d'excursions l'été. Il est aussi au centre des stations de ski de Leysin, les Mosses et les Diablerets en hiver.

À l'époque, je ne lui avais rien promis, mais nous devions nous revoir dans les semaines qui précédèrent la crise sanitaire liée à la pandémie de covid-19. En effet, Marc s'étant absenté pour affaire après un appel de son directeur new-yorkais, il me restait à passer quelques jours dans ce paisible village vaudois des Alpes suisses avant de rejoindre mon appartement de l'avenue Henri Martin à Paris et reprendre mon travail au TGI. En pleine forme, apaisée, je demandai à Karl, l'ami d'enfance de Marc, de me conduire à Genève, le samedi 27 juillet 2019, pour que je prenne l'avion pour la capitale où, le jour suivant, j'attendis Marc à Charles de Gaulle, lors du retour de son séjour à Hong Kong et en attente de regagner les États-Unis.

Nous ne sûmes jamais le fin mot de l'histoire (celle du Grisbi du grizzly). Tout comme personne n'entendit jamais plus parler d'Hoover (Crockett) ni de cette affaire criminelle à Jasper, Canada.

De fait, quelques mois plus tard j'acceptais de devenir sa femme.

Le mariage fut célébré à Santa Barbara le mercredi 20 novembre 2019 où, dorénavant, j'habite dans la luxueuse maison d'un monsieur dont je connais l'existence depuis près de 25 ans, ayant fréquenté la même faculté de droit, à Bordeaux, à la fin des années 90 (1990).

Et oui ! Pour ceux qui me connaissent, je ne suis plus toute jeune. J'approchais de mon 43^e anniversaire et, avec ce désormais vieux compagnon, tout aussi accro au célibat que ma personne, nous avons décidé d'unir nos corps et notre activité professionnelle, pour le meilleur et pour le pire (selon le rite concerné), dans l'espoir de partager le reste de nos vies dans une symbiose la plus harmonieuse, consensuelle et attractive possible, mais d'une façon moins dangereuse que celle de notre précédent séjour au Canada.

Marc est avocat d'affaires et travaille pour l'un des plus grands cabinets new-yorkais [2], depuis plus de 15 ans, mais son bureau se trouve à Los Angeles ; tandis que, de mon côté, j'étais devenue vice-procureur, puis procureur de la République à Nanterre pendant ce temps.

[2]. La firme W. & F. a son siège entre le 1er et le 32^e étage d'un building qui en comporte 103. L'immeuble appartient à la firme de Marc et celle-ci loue les deux tiers du bâtiment à d'autres organismes comme : une banque privée d'affaires, située au 33^e et au 34^e ; une agence commerciale anglaise, située entre le 43^e et le 45^e ; ou bien un centre d'études en droit du commerce au 68^e étage, etc.

Le toit, dont plus de la moitié est aménagée en terrasse, peut accueillir des hélicoptères. Il supporte d'énormes antennes paraboliques, qui sont braquées vers des satellites de communication pour avoir des nouvelles en provenance des 50 à 60 autres cabinets et filiales, implantées à travers le monde [Hong Kong, Moscou, Londres, Paris, Barcelone, Le Caire, Istanbul, Buenos Aires, Brasilia, Toronto, Naples, Vienne, Stockholm, Le Cap, Sydney, Honolulu, Mexico, Genève, Bombay (aujourd'hui Mumbai), Nairobi], etc., etc.

Le reste de l'ensemble n'est qu'une affaire de gros sous !

Je ne reviendrais pas, rassurez-vous, sur mon premier voyage aux États-Unis et en 2008, où je revoyais mon ami de faculté à l'occasion d'une croisière sur le Mississippi qui me valut bien des vicissitudes et des surprises. Ni sur celui au Japon et au Canada où il m'est arrivé d'aider la police locale à résoudre des affaires criminelles qui me touchaient par leur proximité physique et sentimentale.

Et oui !

J'ai quitté la France, vendu mon appartement du 89 de l'avenue Henri Martin, démissionné de mon poste de procureur de la République auprès du TGI de Nanterre pour... ouvrir une agence d'enquêtes privées sur Rodéo Drive. Elle est située non loin de l'hôtel Beverly Wilshire, là où a été tourné le film « Pretty Woman » (sorti en 1990), et des bureaux de mon mari, situés également à Beverly Hills [3]. Je suis donc à 95 miles de mon nouveau chez-moi à Santa Barbara [4].

[3]. Situé tout près de Los Angeles, Beverly Hills est souvent considéré comme un quartier de la ville, alors que c'est une commune à elle toute seule, parmi les 88 qui forment le comté de Los Angeles. Beverly Hills est surnommée « 90210 », à cause de la série du même nom, datant de la décennie des années 1990, sur un groupe d'adolescents très connus aux États-Unis.

Né dans un petit village établi sur un terrain de champs de culture, il ne reste plus rien des anciennes racines de Beverly Hills. Là où il y avait des ranchs et des maisons de campagne, un groupe d'entrepreneurs a commencé la construction de luxueuses villas et l'urbanisation s'est convertie rapidement en une zone très à la mode. Beverly Hills a alors commencé à attirer une grande partie de l'élite de Los Angeles, devenant une des zones les plus luxueuses de Californie. En 1927, un édifice a été construit, qui s'est converti en un emblème : l'Hôtel Beverly Hills.

[4]. Nichée entre les montagnes de Santa Ynez et l'océan Pacifique sur la côte centrale de la Californie, à seulement 144 kilomètres au nord de Los Angeles, Santa Barbara offre un point de vue exceptionnel sur l'océan et se distingue par son architecture hispanique. Ses toits de tuiles rouges se détachent sur les collines verdoyantes, dont les pentes s'adoucisent peu à peu pour laisser place à des plages de sable fin tout autour du port animé.

Passerelle entre la mer et le continent, la jetée de Stearns Wharf abrite de nombreux restaurants de fruits de mer ainsi qu'un aquarium. Non loin de là, l'archipel des Channel Islands et la région viticole sont très appréciés des visiteurs en quête d'aventure ; tandis que le quartier historique des théâtres autour de State Street est l'endroit idéal pour se détendre en assistant à un spectacle de qualité.

Parmi les autres sites historiques figurent la mission Santa Barbara (fondée le 4 décembre 1786 par le père Fermín Francisco de Lasuén, quatre ans après la fondation de la forteresse qui fut à l'origine de la

ville), connue comme la « reine des missions » pour sa grande beauté, ainsi que le célèbre palais de justice du comté. Ces bâtiments pittoresques permettent d'imaginer à quoi ressemblait la ville dans les siècles passés et reflètent, à l'évidence, son legs hispanique.

Les touristes comme les habitants apprécient la qualité de la gastronomie de Santa Barbara, qui privilégie les produits locaux et la cuisine de la ferme à l'assiette ; tandis que les amateurs de shopping se ruent sur les boutiques tendance de State Street.

Pour une ambiance plus contemporaine, une visite de la « Funk Zone » s'impose. Dans ce quartier, les maisons blanchies à la chaux et aux toits de tuiles rouges se font rares, laissant la place à des bâtiments plus modernes qui firent autrefois partie du quartier industriel de Santa Barbara. Les anciennes usines ont été converties en salles de dégustation de vins, en galeries d'art, en microbrasseries et autres boutiques locales. Autant d'activités enthousiasmantes sont proposées à deux pas de la plage et du centre-ville.

Santa Barbara est une ville lumineuse, dont l'énergie positive incite à apprécier les bonnes choses de la vie et à être heureux, tout simplement.

Cependant, il y a eu, en dehors du caractère sentimental voué à mon ami Marc, un déclic mémoriel qui me fit prendre la décision de partir vivre aux États-Unis et spécialement à Santa Barbara.

Ce déclencheur est lié à une célèbre série télévisée du même nom, riche de 2137 épisodes de 45 min, créée par Bridget et Jérôme Dobson. Cette série a été diffusée en France entre 1985 et 1994, sur TF1, et elle imprégna ma mémoire de jeune fille, puis d'étudiante, puisqu'elle côtoya cette partie de ma vie au-delà de mon master en droit pénal. D'autant plus que j'étais accrochée par l'image du beau gosse, A. Martinez, qui jouait le rôle de Cruz Castillo.

Synopsis.

Le feuilleton raconte les mésaventures au long cours de plusieurs familles californiennes qui ont entre elles des liens puissants de haine, d'affection ou de désir de vengeance.

La série met spécialement en scène deux familles opposées l'une à l'autre, à savoir les Capwell et les Lockridge. Plus précisément, une rivalité ancienne et profonde existe entre les deux « chefs de famille », Channing Capwell (père) et Lionel Lockridge, dans la mesure où ces deux hommes ont aimé tour à tour la même femme, Sophia, qui a trompé son mari C.C. Capwell [joué par Jed Allan (1935-2019)] avec Lionel Lockridge (joué par Nicolas Coster).

La Vengeance de l'Espadon.

Tout a commencé avec la mort de Channing Capwell (fils), décédé six ans auparavant, et la disparition de sa mère, Sophia Capwell, présumée noyée en mer.

Joe Perkins, petit ami de Kelly Capwell, la sœur de Channing et la fille de Sophia, a été accusé du meurtre, sans qu'aucune preuve évidente ait été apportée. À la suite du témoignage de Kelly, manipulée par son frère Mason, alors procureur adjoint, Joe a été condamné à 10 ans de réclusion criminelle...

Le violent conflit opposant deux familles est, au demeurant, un ressort bien connu de l'élément dramatique.

Il fait notamment penser à l'opposition des Capulet et des Montaigu chez Shakespeare ou, peu de temps avant la sortie de « Santa Barbara », à la série « Dallas » qui opposait les Ewing aux Barnes. Quant à la série « Dynastie », elle opposa les Carrington aux Colby.

INTRODUCTION.

Au moment où l'auteur écrit cette nouvelle histoire, qui emprunte le même chemin que ces feuilletons télévisés où se mêlent amours, haines, jalousies, affaires délictueuses et vengeance, je vis avec Marc et notre fille Audrey, âgée de 3 ans, dans une maison sur la S. Ontare Rd et située à deux pas du Santa Barbara Golf Club.

C'est un endroit où nous avons une vue magnifique sur toute la vallée et les plus belles plages de la côte californienne. Un paradis où les îles anglo-normandes protègent de l'écrasement des vagues le littoral, notamment celui de la plage de Leadbetter.

Comme je l'indiquais dans le préambule, mon agence de détectives privés est située à Los Angeles, à une encablure de l'immeuble où l'on trouve les bureaux de Marc.

Grâce à un copain de mon chéri, propriétaire d'une agence et proche de la retraite, j'ai pu m'inscrire à un centre de formation et obtenir un premier sésame avant de prendre la succession et devenir la patronne.

Toutefois, avant cela, il a fallu en passer par une demande de *Green Card*, que j'obtins rapidement après le mariage.

Aujourd'hui, je suis en attente de la nationalité américaine puisque ce mariage me permet de l'obtenir après seulement trois années (Marc ayant la binationalité franco-américaine).

C'est le *Bureau of Security and Investigative Services* (BSIS) de la Californie qui délivre les licences aux détectives privés dans l'État.

Cette licence de détective privé en Californie est nécessaire soit pour travailler indépendamment, soit pour gérer un cabinet de détectives privés. Après une formation aux armes à feu, il est possible de demander une licence qui inclut un permis de port d'arme.

Toutefois, il m'a fallu patienter deux ans avant d'avoir le droit d'exercer ce métier, car ne devient pas détective ou enquêteur privé quiconque, puisqu'il faut :

1. Acquérir de l'expérience et des études spécifiques.

Un total de 4000 heures de travail d'enquête rémunéré sur une période de deux ans avec un baccalauréat en droit ou en sciences policières.

Les demandeurs d'une licence d'IP avec permis d'arme à feu doivent également réussir un cours de huit heures sur le « pouvoir d'arrêter » et un cours de 14 heures sur le port et l'utilisation d'armes à feu (huit heures en classe et six heures sur le champ de tir).

D'autres cours, pour l'usage de matraques et de gaz lacrymogènes, peuvent se suivre auprès d'organismes approuvés par le bureau californien de la sécurité et des services d'enquête.

2. Se faire prendre ses empreintes digitales.

Il est nécessaire de remplir une demande d'empreintes digitales par Live Scan. Il y a aussi un formulaire de demande d'empreintes digitales Live Scan distinctes pour les personnes qui demandent également un permis de port d'armes. En Californie, il est obligatoire de faire cette démarche dans l'un des centres agréés. La seule ville de Los Angeles compte environ 70 centres et il y en a plus de 35 dans les limites de la ville de San Diego.

Les frais standard sont de 51 \$ pour un enquêteur privé et de 89 \$ pour un enquêteur privé avec permis de port d'armes. Certains centres ajoutent une petite taxe locale. Le BSIS utilise les empreintes digitales pour effectuer une vérification des antécédents criminels. Les demandeurs doivent conserver le reçu pour l'inclure dans le dossier de demande.

3. Obtenir, compléter et soumettre un dossier de candidature.

Les demandes de licence de détective privé ne sont acceptées que pour les citoyens américains ou les résidents légaux âgés de plus de 18 ans.

Avec le dossier de demande, vous devez impérativement inclure les documents suivants sous peine de nullité :

- Un formulaire de demande ;

- Un formulaire d'identification personnelle ;

- Un certificat à l'appui de l'expérience ;

- Une autorisation du nom commercial (le cas échéant) ;

- Deux photos de type passeport (2 « X 1-1/2 ») ;

- Une demande de qualification jointe à celle du permis de port d'armes à feu (le cas échéant) ;

- Un reçu de lecture optique ;

- Un chèque ou mandat de 50 \$ (130 \$ en cas de demande de permis d'armes à feu.

L'ensemble du dossier doit être envoyé par courrier à BSIS, P.O. Box 989002, West Sacramento, CA 95798-9002.

4. Passer et réussir l'examen PI de Californie.

La Vengeance de l'Espadon.

Les personnes dont la demande est approuvée reçoivent un courrier du *Psychological Services Industries* contenant le manuel du candidat, du matériel d'étude et un numéro à appeler pour programmer la date de l'examen, qui se passe dans l'un des 10 sites de Californie. L'examen à choix multiples de deux heures couvre des sujets tels que la terminologie, les lois et les réglementations, la responsabilité civile et criminelle, le traitement des preuves, la surveillance, etc.

Les candidats seront informés s'ils réussissent l'examen et à quel moment ils doivent s'acquitter des frais de 175 \$ pour recevoir la licence.

5. Commencer à travailler comme détective privé agréé en Californie.

Les détectives privés en Californie remplissent de nombreuses fonctions importantes, notamment :

Des enquêtes sur les crimes ;

Des enquêtes sur les personnes (leur profession, leur caractère, leur état civil, etc.) ;

La recherche des causes d'accidents, d'incendies, de blessures ou de pertes d'autonomie ;

Retrouver des biens perdus ou volés ;

Sécuriser les preuves pour les utiliser au tribunal.

Les enquêteurs privés en Californie peuvent protéger les individus si cela est pertinent pour l'enquête, mais ils ne peuvent pas protéger les biens. Les détectives privés qui portent une arme à feu doivent avoir une assurance responsabilité civile d'au moins 1 million de dollars (500 000 dollars pour un préjudice dû à des blessures ou à un décès et 500 000 dollars pour un préjudice dû à la destruction de biens).

Quant aux salaires...

Selon les statistiques 2019 du BLS (*Bureau of Labor Statistics*), le salaire annuel moyen des détectives privés en Californie était de 64 110 \$. La meilleure rémunération dans cet État vient à ceux qui ont un CV impressionnant et quelques années d'expérience à leur ceinture. En fait, les 10 % les mieux payés ici gagnent un salaire moyen de 106 300 \$.

Pour obtenir une licence auprès du BSIS, vous devrez fournir la preuve d'au moins trois ans d'expérience en tant qu'enquêteur. La bonne nouvelle, c'est que si vous avez obtenu un diplôme postsecondaire dans un domaine pertinent, vous pouvez obtenir votre licence encore plus rapidement. Mais vous pouvez aussi remplacer une demi-année d'expérience par un diplôme d'associé en justice pénale, en droit pénal ou en sciences policières. Et si vous avez en poche un diplôme de droit ou un baccalauréat en sciences policières, vous pourrez le substituer à une année d'expérience, voire plus.

Enfin, une fois que vous aurez satisfait aux exigences d'expérience et de formation pour l'obtention du permis, vous devrez passer un examen écrit et des vérifications des antécédents auprès du FBI et du *California Department of Justice* (DOJ).

D'un point de vue déontologique et d'une quelconque manière qu'est l'emploi qu'ils occupent ou le domaine dans lequel ils choisissent de se spécialiser, les détectives privés sont toujours en quête de justice. Ils rassemblent des documents, recueillent des preuves et interrogent des témoins pour fournir à leurs clients les informations dont ils ont besoin. Et ils gagnent en cours de route une réputation de personnes, dignes de confiance, honnêtes et fiables.

Au cours des investigations, les clients sont tenus régulièrement informés (par téléphone, mail, etc.) de leur déroulement et des preuves obtenues. À l'issue de l'enquête, un rapport est fourni contenant les preuves et constatations nécessaires : après, libre au client de garder ces éléments pour lui, de s'en servir comme argumentation dans ses conciliations à l'amiable ou de les présenter devant la Justice.

En cas de besoin, le détective travaille avec l'avocat sur la stratégie la plus adaptée au dossier.

Voilà ! Si vous avez l'intention de faire comme Helena, c'est mon prénom, vous avez les informations.

Toutefois, sans l'aide du sieur Harry C. (le patron de l'agence d'investigations) et de mon mari Marc, qui connaissait beaucoup de monde au département de la Justice de Californie, j'aurais sûrement galéré un bon bout de temps.

Mais c'est fait et, depuis le printemps 2022, me voilà à la tête d'une agence de détectives privés avec une dizaine d'employés, et mon amie Gladys — l'ex-secrétaire du département des affaires spéciales de la firme W. & F qui emploie Marc et qui a toujours son siège à New York — qui s'ennuyait tellement depuis qu'elle était en retrait (à la retraite) que nous la récupérâmes, Marc et moi, comme notre grand-mère de cœur et comme gouvernante attitrée de la maison de Santa Barbara.

Ah, Gladys ! Une vieille histoire qui remonte à l'année 2008.

À cette époque, le hall du bâtiment était sobre, presque austère, mais le réceptionniste était charmant.

L'ascenseur était rapide, très silencieux, mais trop inox.

L'hôtesse d'accueil au 18^e, là où se situaient les bureaux de Marc, sortait tout droit d'une publicité pour dentifrice, que je ne nommerais pas ici, car le sourire qu'elle nous fit en arrivant dégageait deux rangées de dents à l'email resplendissant.

La Vengeance de l'Espadon.

Quant à la secrétaire particulière de Marc, au bout d'un corridor au sol marbré et aux cloisons marquetées de bois exotiques, elle m'apparut sérieuse, aimable et tirée à quatre épingles dans son tailleur du siècle dernier (années 80-90).

En m'approchant, je souriais intérieurement, car elle était plus près de la retraite que de la classe biberon.

Elle salua son jeune patron...

Non ! Pardon ! Elle lui avait fait la bise.

– « Je te présente Gladys, Héla. C'est la plus dévouée et la plus érudite secrétaire de tout l'immeuble, me dira Marc après s'être dégagé de l'étreinte affectueuse.

– Ne l'écoutez pas, jeune dame ! Ce garnement est incorrigible pour flatter la gent féminine, mais il est intransigeant quand il s'agit d'affaires.

– Enchantée, Gladys ! Moi ! C'est Helena.

– Française ? Ça y est ! J'y suis ! Vous êtes la petite Française qui est tombée dans le coma à Memphis. C'est moi qui ai pris la communication nous annonçant votre chute accidentelle. Je n'ai jamais eu Marc, au bout du fil, aussi énervé et fébrile quand je l'ai appelé à Montréal. Tel un illuminé, il m'ordonna de lui prendre un billet d'avion pour Memphis pour avant-hier ou l'avant-veille. J'en ai tout de suite conclu qu'il tenait particulièrement à vous... Vous ne pouvez pas savoir comme cela me fait plaisir ! Mon premier mari était...

– Breton ! Un capitaine au long cours et un terrible séducteur, la coupera Marc. Si Gladys commence par te raconter sa vie, c'est : d'une part, qu'elle t'a à la bonne et, d'un autre côté, parce qu'elle est contente que je sois de retour. Tu vas voir ! Dans mon bureau, il y aura un magnifique bouquet de fleurs fraîches, qu'elle aura fait livrer dès son arrivée ce matin. N'est-ce pas, Maman ? » plaisanta-t-il ; avant qu'il ne prenne la pile de courrier qui reposait sur le bureau en acajou et dans une pаниère des années folles.

J'ai tout de suite adoré cette femme et le style rococo des lieux, qui juraient avec les appareils modernes tels que l'ordinateur, le standard téléphonique et la photocopieuse, entre autres choses.

Voilà pourquoi, après toutes ces années, Gladys fait aujourd'hui partie de notre vie, ayant perdu son dernier mari en 2013 ou 2014 (?). Je crois que je ne lui ai jamais demandé la date !

À plus de 76 ans, Gladys a retrouvé toute sa ferveur d'antan et son teint de jeune fille au contact de notre fille Audrey, qui l'a tout de suite acceptée comme sa troisième mamie.

Nous sommes au soir du dimanche 18 septembre 2022.

Je viens de récupérer Marc, de retour d'un voyage d'affaires à Edmonton (Canada).

Il est très exactement 23 h 22 lorsque l'avion atterrit à l'aéroport de LAX (Los Angeles), après un vol de 4 h 30 et une escale à Vancouver (en Colombie-Britannique sur la côte ouest du Canada) de 3 heures.

Absent depuis une semaine, il me tardait, comme chaque fois qu'il s'absente et part pour quelques jours, voire plus, à l'étranger, qu'il me prenne dans ses bras et qu'il me raconte son séjour ; surtout quand c'est une nouvelle destination et que je ne connais pas le pays.

Mais, pour celui-ci, je savais où il était et, surtout, chez qui il avait été hébergé pendant ces six derniers jours : nos amis de Villeneuve, un couple que nous connaissions, notamment le mari, un certain Ronald, avec qui nous avons essuyé longuement, avec nos fesses, les bancs de l'amphithéâtre de la faculté de droit à Bordeaux.

C'est pourquoi j'avais emmagasiné un tas de questions sur les nouvelles qu'il pouvait me donner : d'Élisabeth, la femme de Ronald ; de leurs deux enfants, Anna et Alexandre (adultes et mariés) ; du père d'Élisabeth, Adham ; de sa belle-mère, Ava ; des deux golden retrievers de la maison de Villeneuve et des trois chevaux de l'écurie.

– « Salut, mon chéri ! dis-je ; avant de lui sauter au cou.

– Salut, ma belle ! me répondit-il en m'embrassant avec un fougueux baiser qui fit s'arrêter la file de passagers derrière lui.

– Eh bien ! En voilà une belle "introduction", dis-je en reprenant mon souffle, bloqué par une langue famélique.

– Comment va notre fille Audrey, amour ? me demande Marc, sa langue humide et chaude de retour dans sa bouche.

– Bien ! Très bien ! Gladys fait en ce moment la nounou et, juste avant ton atterrissage, nous échangeons au téléphone où elle m'annonçait avoir eu toutes les difficultés du monde à coucher notre fille et à lui souhaiter la bonne nuit. La petite insistait à vouloir attendre son père pour qu'il vienne la border et lui raconter une histoire dont il a le secret.

– Bien ! Elle aura donc son cadeau en se levant, demain matin.

– Ah bon ! Tu lui ramènes quoi, *my beloved* !

– Un gros ours en peluche qui doit nous attendre, quelque part, sur le tapis des bagages.

– Non ! Un grizzly ?

– Oui ! Comme celui que nous avons rencontré dans les Rocheuses lors de notre excursion dans le parc de Jasper il y a trois ans.

La Vengeance de l'Espadon.

- Chéri ! Il était mort ! Ce n'est tout de même pas sa dépouille que tu nous rapportes !
- Idiote ! C'est son sosie.
- Alors, il doit mesurer dans les deux mètres !
- Re-idiotie ! Juste 1,2 m. »

Et c'est avec cet énorme paquet-cadeau que nous reprenions la route vers Santa Barbara où, pendant le trajet, je commençais ma litanie de questions, dont j'obtins le maximum de réponses, mais où il me laissa entendre qu'il avait, aussi, une surprise pour moi.

Me connaissant, métiers aidants, je le pressurais jusqu'à ce qu'il m'en dise un peu plus...

- « Alors ! De quoi s'agit-il exactement ? demandais-je.
- Chérie ! La seule chose que je peux te dire, c'est que tu vas être mise à contribution pour m'aider à organiser [...]
- Organiser quoi, Marc ?
- Un voyage pour nous et un petit groupe d'amis dans les tout prochains jours ».

J'allais lui demander des précisions quand, soudain, je m'aperçus que nous étions déjà dans l'allée qui mène aux deux jolis pavillons de notre propriété et plus exactement sur l'entrée de la maison principale.

Gladys nous attendait, malgré l'heure tardive (près d'une heure après minuit) et après les 97 miles sur l'US 101 S, la route qui longe la côte pacifique de la Californie.

– « Je nous ai préparé un thé vert, les chéris ! nous dit-elle, depuis la cuisine, après que nous eûmes déposé les bagages dans l'entrée et distribuer quelques caresses à Droopy, le chien de la maison, qui nous les rendit au centuple.

– Excellent ! » répondis-je, tout en gagnant le salon où, avec Marc, nous nous affalâmes comme deux pantins désarticulés sur le canapé en poussant un grand cri de soulagement en rapport avec la longue journée que nous venions de traverser.

Gladys vient nous trouver, avec un plateau chargé des tasses de thé et une assiette remplie de bretzels moelleux, au sucre et à la cannelle, qu'elle avait tout spécialement préparés pour notre retour ; l'un de mes péchés mignons.

– « Ouah ! C'est gentil, maman ! lui dit Marc en l'embrassant deux fois... sur la joue droite et la joue gauche.

– Arrête de m'appeler ainsi ! lui répondit Gladys en s'asseyant dans le fauteuil d'en face.

– Que veux-tu que j’y fasse ? Cela fait plus de vingt ans que tu me donnes du “mon petit gars”, lorsque tu étais ma secrétaire à New York.

– Pour autant, ce n’est pas pour cela que je te considère comme ma belle-maman ! intervins-je, après avoir avalé la moitié d’un bretzel et bu quelques gouttes du liquide brûlant et fumant de ma tasse de thé.

– Ah ! Tu vois ! Ta femme est de mon avis, répondit Gladys. Mais j’accepte que tu continues de m’appeler ainsi, seulement quand nous sommes entre nous..., mon petit !

– Bien ! Merci maman ! » souffla prestement Marc ; s’étant brûlé la langue avec le thé, très chaud, et avant de raconter à Gladys son séjour chez nos amis canadiens, dont elle connaissait l’existence depuis notre passage chez eux, en 2019, et l’incroyable aventure de notre excursion au parc Jasper (lire le Grisbi du Grizzly — du même auteur).

Ce soir-là, nous nous couchâmes vers les trois heures du matin, non sans avoir fait un bisou à notre fille...

Elle dormait à poings fermés dans sa chambre d’enfant, décorée et embellie des mille et un personnages qui firent la gloire du réalisateur Walt Disney (1901-1966) avec ses films d’animation, dont les posters et les figurines emplissaient les étagères et les murs. Il y avait, là, de quoi réjouir tous les enfants...

De Blanche-Neige et les Sept Nains, en passant par Aladin, Le Roi Lion, Toy Story, La Reine des neiges, Hercules, Rox et Rouky, Peter Pan et Bambi : sa chambre n’était que féérie.

Dix minutes plus tard, après avoir déposé le cadeau sur l’un des fauteuils de la chambre d’Audrey et un rapide passage dans notre salle de bain, nous nous glissâmes dans notre lit...

– « Je suis sûre que ton ours, elle va l’appeler Baloo ! soufflais-je à l’oreille de Marc ; avant de lui attraper sa main, qui commençait à courir le long de mes cuisses, et de lui souhaiter : “bonne nuit, mon chéri !” »

J’entendis un léger grognement sur mon épaule avant de m’endormir comme une souche¹, oubliant ou plutôt délaissant les attouchements de cette main baladeuse et l’appel de son propriétaire à faire un peu plus.

« Nous verrons cela au réveil », me dis-je intérieurement. Car j’étais plus encline aux câlins du matin qu’à ceux du soir. Quoi que (?)

¹ L’expression est apparue au XIIe siècle, sous la forme « rester comme une souche ». Elle signifiait « rester parfaitement immobile ». L’expression telle que nous la connaissons actuellement est apparue bien plus tard, au XXe siècle. Elle signifie donc que lorsqu’une personne dort, elle reste immobile.

Lundi 19 septembre, au matin.

C'est une journée radieuse qui va commencer par un petit-déjeuner en famille et qui voit deux voitures prendre la route de Los Angeles vers les 9 heures..., avec un peu plus d'une heure par circulation fluide.

Marc foncera plein sud, un peu en retard, à ses bureaux qui donnent sur *Rodeo Drive* et presque à l'angle avec le boulevard Santa Monica ; tandis que j'allais déposer Audrey, depuis sa première rentrée, une semaine, au groupe scolaire du *Montecito Family YMCA* de Santa Barbara : un établissement privé laïc [1], doté d'une crèche-garderie, de classes de maternelle et primaire, anglophone et francophone, situé au 591 Santa Rosa Ln, à douze petites minutes de la maison en voiture.

[1]. Pour fréquenter une école maternelle ou un jardin d'enfants privé, chaque mois, à Santa Barbara, il faut déboursier le prix de 1500 € en moyenne. C'est de l'ordre de 146 % plus cher qu'en France.

Il sera 11 h 45, lorsque Marc me demande, sur mon portable, de bien vouloir le rejoindre au *Sharky's Woodfired Mexican Grill* pour déjeuner.

« Pourquoi ce restaurant plutôt qu'un autre ? », me posais-je la question. Alors que nous avions pour habitude d'aller manger au *Cheesecake Factory*, un peu plus loin sur *N Beverly Dr*. En plus, chose curieuse, il me demanda de venir avec le sieur Harry, mon ancien patron et collaborateur, qui venait de me céder sa place de chef d'agence avant de prendre une retraite bien méritée dans sa belle demeure de Beverly quelques jours plus tard.

– « D'accord ! lui avais-je répondu. Mais nous serons légèrement en retard, car Harry rentre d'une filature, sa dernière, dans une petite heure.

– *No problem darling!* J'ai réservé trois places pour 13 heures. Je vous attendrai !

– Bien ! À tout à l'heure, alors !

– Okay, baby! »

C'est donc au cours de ce repas que j'en appris davantage sur le voyage que Marc avait subrepticement esquissé, dans le Range Rover, avant notre retour de l'aéroport la veille au soir.

Suspendue à ses lèvres, je ne remarquais même pas les plats qui nous furent servis ; alors que ces derniers avaient un rapport direct avec la destination de ce mystérieux voyage...

– « Bien ! Les amis ! Après en avoir discuté avec Ronald et Élisabeth au Canada — ils sont libres début octobre sur une période de douze jours

—, le collègue de Chicago, qui m’accompagnait pour notre affaire, m’a proposé d’aller pêcher “le gros” au Mexique, au large d’un ancien village de pêcheurs nommé Zihuatanejo, devenu une ville à présent.

– De quoi nous parles-tu, Marc ? demandais-je.

– D’un séjour d’une dizaine de jours, à Acapulco et ses environs, pour une pêche en mer extraordinaire ; celle d’un espadon.

– Oh là, mon bonhomme ! Ce n’est pas une mince affaire que cette pêche au gros ! » intervint Harry ; évitant de cracher le morceau épicé de poulet faisant partie de « l’asado et salsa à la mangue », le plat qu’il avait commandé — histoire de lui rappeler un passage de sa vie sur l’île de Cuba —, en apprenant ce que comptait faire Marc au Mexique.

Ébahie, je regardais les deux hommes avant d’en apprendre plus.

– « Attends ! J’ai une certaine expérience sur ce type de pêche en mer et ce n’est pas fait pour les novices ! continua de dire Harry.

– C’est bien pour cela que je t’invite à venir faire ce voyage avec nous. Ce sera la partie ludique de notre cadeau pour ton départ à la retraite et pour te remercier d’avoir permis à Helena de prendre en main ton agence de détective privé et de lui faciliter toutes les démarches auprès des autorités locales du district de Los Angeles.

– C’est gentil, Marc ! Mais tu me prends de court et il faut que j’en parle à ma nouvelle amie Rita qui, comme tu le sais, vient tout juste d’emménager chez moi.

– Mais, c’est prévu qu’elle nous accompagne, ta jolie Nicaraguayenne de 25 ans. D’ailleurs, nous serons huit, avec nos amis de Villeneuve et mon collègue et sa femme de Chicago. Lui avec, il pratique la pêche au marlin et aux autres gros poissons depuis une bonne dizaine d’années et il m’a si bien évoqué ces parties de pêche qu’il m’a convaincu d’essayer. Dès lors, j’ai eu l’idée de lancer les invitations et d’organiser ce voyage au Mexique où d’après lui, d’après Tony, l’on trouve les meilleurs spots pour ce type de pêche.

– C’est vrai ! À environ une cinquantaine de kilomètres de la côte du Pacifique et donc en face de la ville que tu viens de citer, il y a les meilleures zones de pêche à l’espadon. Cependant, cela nécessite la location d’un bateau équipé pour la pêche à la traîne et [...]

– Dites-moi, les hommes ! Et l’hébergement, le déplacement et tout le reste, qui va s’en charger ? leur demandais-je ; avant qu’ils ne se voient déjà sur le bateau, ferrer et attraper ce poisson que, personnellement, je trouvais magnifique.

– Ma chérie ! C’est là que tu entres en jeu pour nous trouver un lieu d’hébergement, un vol pour Acapulco de huit personnes, la location sur

place de deux véhicules et l'argent pour tout cela. Je plaisante ! D'après mon collègue, le budget total devrait s'élever aux alentours de 10 000 dollars et la moitié sera financée par nos amis du Canada et le couple de Chicago.

– Je me fous du coût ! Je sais que nous avons les moyens de faire ce voyage. Je m'inquiète seulement que tu m'en parles maintenant, alors que tu aurais pu me le dire avant...

– Je ne me suis décidé qu'à la dernière minute ; lorsque Tony m'a tellement bien vendu cette opportunité, cette nouvelle aventure, Mexique ou pas, que j'ai pensé à nous, à Harry et aux autres pour passer quelques jours à Acapulco. C'était juste avant que je monte dans l'avion et donc quelques heures avant mon retour. En fait, c'est pendant le vol que je me suis pris à rêver d'une partie de pêche à l'espadon oubliant — cela ne me ressemble pas — les contraintes de l'organisation d'un tel voyage.

– Je vois ! Tu comptes sur moi pour préparer ce départ pour le Mexique et tout le logiciel qui va avec ! N'est-ce pas, my dear ?

– Bon ! Ne vous fâchez pas, les enfants ! Je vais aider Héra à trouver les bons tuyaux. J'ai quelques connaissances, à Acapulco, pour que ce voyage soit des plus agréables possibles.

– Aucun inconvénient, Harry ! À condition que l'agence continue de tourner pendant notre absence et que nous puissions coordonner nos emplois du temps les uns avec les autres.

– Pas de souci ! intervint Marc. Entre le 8 et le 18 octobre, nos amis canadiens et de Chicago sont libres de tout mouvement. De mon côté, comme tu le sais, Héra, j'avais déposé des vacances pour le mois d'octobre et tous mes clients sont au courant : l'avocat sera absent et leurs affaires continueront de courir avec mes associés.

– Bien ! Mais je vais y réfléchir, mon chéri ! » dis-je, commandant au serveur un verre de téquila en guise de trou normand et avant qu'il nous serve un dessert mexicain, une « *Torta de cielo* » ; un délicieux gâteau, à base d'amandes grillées, originaire de la péninsule du Yucatan. Moelleux dedans et croquant sur le dessus comme un macaron à l'ancienne, c'est juste trop bon. Succès garanti... accompagné d'un bon petit café !

De retour à l'agence, ayant déjà prévenu Gladys de cet impromptu voyage et avant qu'elle aille récupérer la petite à l'école, je faisais des recherches pour organiser, au mieux, notre départ pour Acapulco en tenant compte des heures d'arrivées des uns et des autres à Los Angeles.

J'avais donc déjà accepté l'idée de ce voyage, curieuse de la tournure que cela prendra une fois arrivée sur place.

Je crus que cela me demanderait quelques heures pour parfaire l'organisation et pour en informer Ronald et Élisabeth, pendant que Marc se chargerait de transmettre mes infos à son collègue de Chicago, mais c'était sans savoir la surprise que j'eus quelques jours plus tard.

C'est Gladys qui fit la moue, au soir de ce 19 septembre quand nous lui annonçâmes notre départ pour le Mexique dans une bonne dizaine de jours. Mais, ravie de profiter au maximum de sa « petite fille » Audrey, elle ne nous en tint pas rigueur et c'est avec beaucoup de compréhension et de mansuétude qu'elle nous souhaita la bonne nuit en allant se coucher dans sa chambre du rez-de-chaussée : avec les souvenirs de son premier mari, un pêcheur breton qu'elle avait connu, jeune fille, lors d'un séjour chez des aïeuls français en 1960.

C'était donc vrai ! Marc n'avait pas menti lorsqu'il mentionna ce fait quand je rencontrais Gladys pour la première fois, à New York et en 2008, dans l'immeuble de la firme W. & F. aux célèbres cabinets d'avocats internationaux.

Mardi 20 septembre 2022, au petit déjeuner.

Comme tous les matins, avant que notre petit monde ne descende dans la cuisine, Gladys et moi préparons le petit déjeuner : jus de fruits, *smoothies*², des fruits coupés, des yaourts, des céréales (corn flakes avec du lait froid ou flocons d'avoine cuits avec du lait chaud) pour Gladys et la petite Audrey ; saucisses ou jambon et œufs, *hash browns* (pommes de terre mijotées) pour monsieur ; café et pains grillés garnis avec de la confiture et du beurre pour ma pomme (*I stayed French*, sur ce coup-là).

Il est presque 8 heures quand Marc, avec notre fille dans les bras, franchit la porte de la cuisine et dépose celle-ci sur le tabouret, aménagé spécialement pour elle, situé à l'extrémité de l'îlot central, juste à côté du mien. Il se retourne pour faire la bise à Gladys, puis il me fait un bisou dans le cou avant d'allumer le poste de télévision, comme tous les matins, pour écouter et voir les actualités...

Je n'y prête aucune attention, mais, cinq minutes plus tard, la voix de la présentatrice du journal télévisé annonce [...]

Qu'un séisme de magnitude 7,4 a frappé la côte ouest du Mexique dans la journée d'hier !

² Un smoothie est une recette traditionnelle de boisson crémeuse mixée, de la cuisine des États-Unis, à base de jus de fruits entiers ou de légumes frais, parfois mélangés à des jus de fruits, produits laitiers, céréales, glace pilée, ou compléments alimentaires...

L'épicentre a été localisé dans l'État du Michoacán.

Il a été ressenti jusqu'à Mexico, la capitale, mais aucun dégât majeur n'a été enregistré.

Dans la capitale, la secousse a été fortement ressentie pendant plusieurs secondes, moins d'une heure après l'exercice antisismique annuel : « à 13 h 5 locales, les habitants sont redescendus, paniqués, dans les rues quand l'alerte sismique a sonné, pour de bon cette fois », dira la journaliste ; une simulation de séisme organisée tous les 19 septembre par les autorités mexicaines.

« L'on va finir par croire que la planète Terre donne des rendez-vous anniversaires à ses créations », dira Gladys en écoutant la journaliste.

En effet, cette date peut être considérée comme maudite par la population mexicaine, car, le 19 septembre de chaque année, lors d'un exercice antisismique, les habitants doivent évacuer leur domicile ou leur lieu de travail, dès la première alarme, pour rejoindre des « lieux sécurisés » signalés dans chaque quartier.

L'on se rappelle qu'en septembre 2021, un séisme de 7,1 sur l'échelle de Richter [2] au sud-est d'Acapulco, dans l'État du Guerrero, avait causé la mort d'une personne, blessé plusieurs autres, tout en endommageant des entreprises et des dizaines d'habitations.

Le 19 septembre 2017, une secousse de même magnitude avait provoqué la mort de 369 personnes. La terre avait aussi tremblé à la mi-journée, comme aujourd'hui, après l'exercice annuel. Des immeubles entiers s'étaient effondrés dans le centre de la capitale.

Le 19 septembre 1985, un séisme de magnitude 8,1 avait déjà ravagé le centre de Mexico, entraînant la mort de plus de 10 000 personnes, la plupart dans la capitale.

J'en échappe ma tartine grillée et regarde Marc qui, de son côté, avale ses œufs au bacon de travers. Suffoquant, il devient tout rouge en entendant la nouvelle.

Je réagis presque immédiatement...

– « Ouah ! Si j'ai bien entendu, mon chéri, notre voyage à Acapulco a du plomb dans l'aile !

– Quoi ? Que veux-tu dire par là Héla ? me demande Marc, la voix enrouée par le morceau de jambon resté bloqué au fond de sa gorge.

– Eh bien ! Tu viens de l'entendre ! Un tremblement de terre a secoué l'ouest du Mexique, à 300 km de l'endroit où tu veux nous emmener pêcher (Zihuatanejo) et à 500 d'Acapulco.

– Comment sais-tu que c'est dans le même secteur ? me dit Marc, étonné que je connaisse aussi bien la géographie du Mexique.

– Et bien cette nuit, pendant que tu dormais, j’ai regardé sur l’ordinateur où se trouvaient situées les deux localités que tu nous avais citées, hier, au déjeuner.

– Si je comprends bien ! Tu as déjà enregistré l’image de la carte du Mexique dans ton disque dur personnel et tu es fière de nous la sortir [...]

– Maman ! C’est quoi un disque dur personnel ? m’interrogea notre fille, coupant l’aparté entre moi et son papa.

– Ce n’est presque rien, mon bébé ! Juste une petite partie de ta maman qui lui sert de boussole ou d’encyclopédie quand elle est perdue ! » répondit son père.

Je lui balançais mon pied, par-dessous le plan de travail de l’îlot central qui servait, pour l’heure, de table à manger, entre les jambes... Et un autre morceau de son bacon resta coincé au fond de sa gorge, empêchant au cri, qu’il aurait dû pousser, de sortir quand mon pied atteignit la partie la plus sensible du mâle (ses coucougnettes).

Gladys pouffa de rire, tandis qu’Audrey, étonnée de nous voir nous comporter de la sorte, nous regardait avec des points d’interrogation à la place des sourcils ; ses yeux reflétant la lumière des 36 étoiles que Marc venait de ressentir à l’instant.

[2]. Je décris, dans mes livres sur les cinq éléments (la Terre, l’Eau, le Feu, l’Air et le Vide), notamment dans celui consacré à la Terre sous le titre « Pascal ou la force tranquille », toutes les sortes de séismes, leur intensité comme leur caractéristique.

C’est pourquoi, ici, je ne relaterais que l’amplitude ou l’intensité ressentie à l’épicentre, qu’il ne faut pas confondre avec la magnitude. Car, à l’inverse de l’intensité qui ne peut donner qu’une estimation, la magnitude se calcule.

Donc, pour un séisme donné, il est uniquement enregistré l’intensité ressentie à l’épicentre, la plus forte généralement : c’est ce que l’on nomme l’intensité épicentrale.

Cependant, l’échelle de Richter, qui a une définition mathématique mais qui reste semi-empirique, dépend des instruments de mesure et n’est applicable que localement. Elle est faite pour le type de séismes que Richter étudiait en Californie. Elle a depuis été remplacée par des échelles de magnitude qui mesurent le moment sismique, c’est-à-dire l’énergie libérée par un séisme. Ces échelles sont à la fois plus précises, plus rigoureuses, et sont applicables partout dans le monde. Toutefois, même si cette échelle est tombée en désuétude par les scientifiques, elle reste encore facilement employée par les médias ou dans la fiction.

Mais, pour mesurer les variations de cette puissante force énergétique, plusieurs échelles d'intensité ont alors été définies. La plus utilisée est l'échelle de Cancani (aménagée par Mercalli), qui date de 1902 et qui a été modifiée en 1956 par l'échelle MSK, officialisée en 1964, du nom des trois sismologues européens Medvedev, Sponheuer et Karnik.

Ces deux échelles comportent douze degrés notés, généralement et en chiffres romains, de 1 à 12 : le degré I correspond aux secousses les plus faibles (à peine ressenties) ; le degré XII aux secousses les plus fortes (celles pouvant entraîné une destruction totale des bâtiments.)

« Il faut toutefois et heureusement noter, que le degré XII n'a jamais été atteint à ce jour. »

Le nombre de victimes est rarement pris en compte dans ces diverses évaluations, car il dépend non seulement de l'intensité, mais du type local de construction, de la densité de population et de l'heure.

Voici donc, en nous servant uniquement de l'échelle établie par le géologue Cancani en 1903, mais modifiée par MSK en 1956, la mesure de l'intensité d'un tremblement de Terre selon 12 degrés d'amplitude...

Degré I. C'est un séisme non senti par les observateurs et enregistré seulement par les instruments (séismographes.)

– *Degré II.* C'est un séisme faiblement perceptible, remarqué par un assez petit nombre d'observateurs en situation allongée de repos (aux étages supérieurs des habitations).

– *Degré III.* C'est un séisme moyennement faible, dont les secousses sont ressenties par un petit nombre d'habitants (seulement à l'intérieur des habitations).

– *Degré IV.* C'est un séisme qualifié de médiocre, senti à l'intérieur des maisons comme des meubles et même en plein air par certains observateurs avertis : à l'intérieur des habitations, il peut s'observer de légères ou moyennes oscillations d'objets, suspendus ou posés ; de même que si la secousse tellurique est nocturne, cela est susceptible de réveiller quelques fragiles dormeurs.

– *Degré V.* Ce séisme, considéré comme assez fort, est sûrement senti à l'intérieur des habitations mais aussi à l'extérieur de celles-ci : tous les objets suspendus rentrent en oscillation effrénée et, selon la direction des ébranlements, les jolis balanciers de nos sensibles vieilles *comtoises* (pendules) peuvent également s'arrêter ; réveil général des dormeurs, mais pas des preneurs de somnifères.

– *Degré VI.* Ce séisme, fort, peut déplacer des objets et des meubles lourds, entraîner la chute de quelques plâtres et de cheminées en mauvais état. Il peut aussi provoquer des paniques dans la population.

– *Degré VII*. C'est un séisme très fort où les dégâts sont un peu plus graves : chutes de cheminées, murs lézardés, variations sérieuses du niveau de l'eau dans les puits.

– *Degré VIII*. Ce séisme, ruineux, peut provoquer le déplacement et même le renversement d'objets lourds, de monuments : écroulement total ou partiel de clochers ou de cheminées d'usines.

– *Degré IX*. Séisme désastreux qui assure la quasi-destruction, totale ou partielle, des bâtiments, grands ou petits, même s'ils sont construits avec des matériaux solides de style béton armé.

– *Degré X*. C'est un séisme désastreux, qui crée l'écroulement des digues : les conduites souterraines d'eau et de gaz sont brisées ; de larges fissures se créent dans les rues des villes, sur les routes ; des éboulements et des glissements de terrain sont fréquents ; les eaux des lacs, des rivières, etc. sont projetées sur le rivage.

– *Degré XI*. C'est un séisme catastrophique où tous les bâtiments de pierre sont détruits, y compris les ponts les plus solides : les rails de chemin de fer sont tordus, déplacés ou même arrachés ; les digues sont rompues ; de grands éboulements déplacent des millions de m³ de terre et tout ce qui y est rattaché.

– *Degré XII*. Ce séisme, de type cataclysmique, « entraînerait » la destruction de toutes les habitations humaines mais aussi de toutes les infrastructures industrielles et routières avec, en prime, une importante modification de la topographie. Fort heureusement — c'est pourquoi j'emploie ici le conditionnel —, ce degré n'a jamais été observé.

Enfin, signalons qu'il peut y avoir des séismes sous-marins, dus au déplacement des plaques tectoniques, qui déclenchent des raz de marée titanesques et que l'on nomme : Tsunamis ou *Isunami* (de *Isu* « baie » et *nam* « onde ») dont, de triste mémoire, celui de l'océan Indien, fin 2004, qui a fait plus de deux millions de victimes dans leur chair et leur activité (blessés, morts, disparus, sans-abri, faillites économiques, etc.).

Depuis peu, une nouvelle échelle a été adoptée par les pays européens : *EMS 98* (*European macroseismic scale*, 1998). La France l'utilise depuis janvier 2000.

Toutefois, la méthode utilisée pour analyser et estimer l'intensité varie d'un pays à l'autre : par exemple, pour la France, la valeur du degré d'intensité en chaque lieu est établie à partir de questionnaires distribués par le *BCSF* (Bureau central sismologique français) aux habitants de la région touchée par le séisme.

Il est établi, après les séismes importants, une carte d'intensités. Sur cette carte d'intensité sont reportées : les courbes de même intensité,

appelées *isoséistes* ; le centre de la zone de plus forte intensité, appelé épicentre *macrosismique* (qui peut être différent et situé à une certaine distance de l'épicentre réel, dit *microsismique*).

Suspendus aux lèvres de la journaliste d'infos, nous en avons oublié la pendule et le temps ; celui qui s'écoule, tantôt lentement ou trop rapidement selon les circonstances du moment, tout au long de notre vie.

Pour la deux ou la troisième fois de ses trois dernières années, je montais dans la voiture de Marc pour aller au travail. J'avais envie de lui poser un tas de questions sur ce qu'il comptait faire par rapport aux événements que nous venions d'apprendre.

C'est l'avocat d'affaires qui plaida pour me faire comprendre que ce type de catastrophes n'arrivait pas tous les jours en revenant sur la date du 19 qui, d'après ce que nous savions, est d'une diablerie répétitive, orchestrée par la Terre dans sa chronologie naturelle. En conclusion, il me servit le couplet du déjà vu : que les faits ou les effets ne dépendaient pas de nous et qu'il fallait en faire abstraction ; sinon plus aucune personne n'envisagerait quoi que ce soit.

– « Tu as raison ! » lui avais-je répondu, avant qu'il me dépose devant mon agence.

D'ailleurs, pendant les jours qui suivirent, aucune réplique importante ne fut signalée au Mexique comme en Californie. Car, nous le savons bien, toute la côte Est du Pacifique est soumise aux contraintes de sa « Ceinture de feu » qui en fait tout le tour ; ceinture qui compte au total 452 volcans, soit 75 % des volcans émergés de la planète, qu'ils soient actifs ou éteints.

Cette concentration s'explique par la subduction de plaques océaniques (les plaques nazcas, cocos, Juan de Fuca et Pacifique) sous des plaques moins denses (les plaques sud-américaines, caraïbes, nord-américaines, d'Okhotsk, philippines et australiennes).

Ces véritables bombes à retardement ont déjà causé de terribles catastrophes, dont l'une des dernières en date est celle de Fukushima au Japon. Occasionnée par un tsunami : le 11 mars 2011, le Japon a été secoué par ce qu'on a appelé le grand séisme de l'est du Japon (séisme de Tohoku). Celui-ci a été suivi d'un tsunami dont les vagues ont atteint plus de dix mètres de haut. Le séisme et le tsunami ont causé de nombreux décès et une dévastation importante du nord-est du Japon.

En voici quelques autres :

– L'Huaynaputina, au Pérou, a été le site de la plus grande éruption volcanique de l'Amérique du Sud. L'explosion a envoyé des coulées de